

Au bout du tunnel, il y avait trois colombes

Jacques Guay

Number 12, February–March 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21448ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Guay, J. (1984). Au bout du tunnel, il y avait trois colombes. *Nuit blanche*, (12), 4–5.

AU BOUT DU TUNNEL IL Y AVAIT TROIS COLOMBES

Pour plusieurs Québécois de ma génération, la fin des années cinquante aura été un long tunnel dans lequel nous étouffions et dont nous ne pouvions, malgré nos efforts, voir la fin.

Au-delà de l'inévitable conflit de générations, nous avions le tragique sentiment d'être impuissants, entourés d'impuissants, condamnés à vivre dans une société fermée, mesquine, d'un conservatisme caricatural à force d'être conservateur, où rien ne pouvait changer. C'était au plus profond du duplessisme, le triomphe de l'obscurantisme, où l'Église et le gouvernement provincial exerçaient pour leur plus grande gloire un parfait contrôle sur les esprits.

Des emplois, oui

Bien sûr, pour nous qui entrions alors à l'université, l'avenir matériel était assuré. À une seule condition : être, du moins en apparence, aussi bêtes que les autres.

Le danger partout

Je sortais d'un collègue pas pire que les autres mais hélas! bien semblable à la moyenne où jusqu'à l'âge de 20, 21 ans, nous devions obéir à la conscience — une conscience heureuse, bien fermée — d'un directeur spirituel. Nos lectures étaient censurées et toute idée nouvelle, pernicieuse, voire communiste. Les films étaient charcutés et, au théâtre, Claudel était un auteur d'avant-garde.



L'arrivée de la télévision — ce cheval de Troie en provenance du gouvernement fédéral — ajoutait à ce désespoir en montrant qu'ailleurs le monde évoluait et que, même ici, certains penseurs étaient aussi plus évolués; mais ce qu'ils proposaient semblait hors d'atteinte.

Un témoignage important

L'un d'eux, l'un de ces intellectuels évidemment fort suspects et, partant, fort souvent dénoncés dans nos institutions d'enseignement, Gérard Pelletier, a voulu témoigner de cette époque dans *Les années d'impatience, 1950-1960*. Mais ce que visiblement il a d'abord recherché, c'est de rétablir la véritable image de Maurice Duplessis.

« Je ne croyais pas vivre assez vieux pour assister à la réhabilitation de Maurice Duplessis. Mais l'attente aura duré moins de vingt ans » souligne-t-il en racontant comment, d'un lit d'hôpital, il a vu au téléjournal René Lévesque lui-même procéder à « l'intronisation » sur les pelouses de l'Assemblée nationale de l'affreuse statue du Chef qui se dresse présentement le long de la Grande-Allée pour la plus grande joie des pigeons (qui l'honorent à son mérite).

De bons catholiques

À lire cependant ce témoignage on se dit que l'auteur aurait peut-être dû retenir son impatience encore quelque temps, le temps de se retirer du poste officiel qu'il occupe — celui d'ambassadeur du Canada aux Nations-Unies. Ses souvenirs sont parfois empesés dans le style du diplomate qui a gardé le sens des convenances.

Il se livre peu finalement et se contente de raconter, ou mieux de décrire ses amis que l'on voit à l'oeuvre, en train de saper la vieille société à la Confédération des travailleurs catholiques du Canada (l'ancêtre de la CSN), à Radio-Canada, dans les rencontres d'intellectuels et à l'exception de l'un d'eux, René Lévesque, dans *Cité Libre*, cette revue que nous lisions en cachette, qui nous paraissait révolutionnaire, et qui, somme toute, ne prêchait qu'un retour au bon sens, à la vie normale, dans une parfaite orthodoxie, selon, du moins, ce que devenait l'Église hors Québec.

Les mousquetaires ■

Comme les trois mousquetaires, ils étaient quatre. Gérard, le narrateur, Pierre (Elliott-Trudeau), le maître à penser, Jean (Marchand), l'homme d'action, et l'autre. . . René (Lévesque), toujours en retard, en coup de vent, curieux, désordonné et, dans le fond, étranger, jusqu'au point de poursuivre seul son chemin.

Le personnage le plus attachant sous la plume de Pelletier demeure justement René parce que c'est le seul qui semble avoir quelques défauts. Par ailleurs les années cinquante sont vécues à travers Gérard, Pierre et Jean et le groupe de *Cité Libre* qui, inspiré par Emmanuel Mounier et sa revue *Esprit*, tentait de concilier soit de changement, goût de l'action et foi profonde dans un catholicisme qui pouvait et devait être réformateur. Issus de l'Action catholique, marqués par un après-guerre qui les avait mis en contact avec les jeunes militants catholiques d'Europe qui avaient, eux, à rebâtir le monde, ils ne doutaient pas de leurs capacités; ils n'en ont sans doute jamais douté.

Et l'insignifiance ■

Malgré un égocentrisme qui ne montre le changement que dans le petit cercle des cité-libristes et une discrétion qui ne nous permet pas de comprendre ce que fut vraiment cette génération d'intellectuels nés de la crise, le témoignage de Pelletier est nécessaire.

Les *Souvenirs et confidences* de Bona Arsenault, par contre, ne le sont pas. Ce politicien traditionnel, haut en couleurs, qui fut successivement député à Ottawa et à Québec, conservateur et libéral, longtemps indélogeable dans la *Matapédia*, ex-journaliste devenu l'historien de l'Acadie, avait habitué la presse à ses dénonciations des gauchistes. Ce don Quichotte de la Révolution tranquille, plus proche du conservatisme de Duplessis que de la réforme libérale, en 200 quelques pages, sur

papier épais qui donne au livre un certain volume, trouve le moyen de ne rien dire.

Un livre inutile ■

C'est à peine s'il se donne quelquefois le beau rôle — celui de sauveur de notre forêt entre autres. Il se contente de nous livrer des éphémérides comme s'il n'avait vécu aucun des événements qu'il rappelle. Bref un livre inutile comme tant d'autres.

On pourrait presque porter le même jugement sur celui d'Ambroise Lafortune, intitulé *Par les chemins d'Ambroise*, une série télévisée platement retranscrite et qui racontait, dans le style jovialiste qui est celui du bon père, les mouvements de jeunesse au Québec des années quarante aux années soixante.

Cela devait être sympathique au petit écran — tout plein d'anecdotes, de témoignages — on y apprend que chez les scouts Jacques Parizeau avait comme totem Belette vibrante, Jacques-Yvan Morin, Chamois des cimes, et Jérôme Choquette, Wapiti pompier (ce qu'il fut durant la crise d'Octobre 70). Imprimé, publié, c'est franchement ennuyeux, comme un album de famille quand on n'est pas de la famille.

Autre livre inutile, *René Lévesque ou l'idéalisme pratique*, par Alain Pontaut. Même pas retiré de la vie publique, René Lévesque avait déjà eu droit à deux biographies, l'une de Jean Provencher, l'autre de Peter Desbarats; il a maintenant son éloge funèbre.

Un flatteur ■

Conseiller du premier ministre en matières socio-culturelles jusqu'à 1981, à peine sorti de la petite cour des favoris, Pontaut est demeuré un inconditionnel flatteur, un de ces courtisans dont aucun pouvoir n'apprend à se méfier. Quand le florilège de Pontaut est désert, qu'il n'a rien de joli ou d'intelligent à se mettre sous la plume, il pose tout simplement des questions, soufflant ainsi à son

idole les réponses qu'il n'a pas fournies.

Ainsi, quand la bombe atomique a explosé sur Hiroshima, Lévesque était à Marseille comme correspondant de guerre et, apparemment, n'a rien dit ou du moins rien laissé à la postérité. Pontaut y va de questions: Comment a-t-il reçu cette nouvelle? A-t-il pensé que. . .? A-t-il lu le discours de Truman; l'éditorial discordant de Camus dans *Combat*? On n'en saura jamais rien mais supposons que. . .

Enfin les quelques pages consacrées à la chute du *Jour*, dont Lévesque fut, Pontaut dixit, le père fondateur, ne seront pour ceux qui comme moi ont vécu ce désastre, que le coup de pied de l'âne. Bien sûr tout était de notre faute, les pauvres, les galeux, les journalistes, puisque nous n'avions pas « l'idéalisme pratique. »

Un beau parti ■

Enfin, ceux qui voudraient anticiper sur les mémoires de Gérard Pelletier et visiter la galère, ou plutôt l'Arche de Noé dans laquelle il s'est embarqué en 1965 avec ses amis Jean et Pierre, les deux autres « colombes », doivent lire *Les Rouges*, un *portrait intime du parti libéral*, par Christina McCall-Newman.

Le chapitre III, qui raconte le Québec des années cinquante et l'origine des trois colombes, complète bien la prudente description qu'en trace Gérard Pelletier; les autres montrent bien comment ce parti auquel les Québécois sont plus fidèles qu'à leur religion, est dans le fond celui d'un establishment ontarien aussi différent et indifférent d'eux que les Martiens. ■

Gérard Pelletier, *Les années d'impatience 1950-1960*, Éd. Stanké.

Bona Arsenault, *Souvenirs et confidences*, Éd. Leméac.

Ambroise Lafortune, *Par les chemins d'Ambroise*, Éd. Leméac.

Alain Pontaut, *René Lévesque ou l'idéalisme pratique*, Éd. Leméac.

Christina McCall-Newman, *Les Rouges*, un *portrait intime du parti libéral*, Éd. de l'Homme.